

âme, et malgré toute sa connaissance du monde, malgré toute son expérience, il est cependant encore un enfant ou un jeune homme. L'immédiateté de l'esprit ne peut pas percer et, cependant, elle demande une percée, elle demande une forme supérieure d'existence. Mais si cela doit avoir lieu, un moment viendra où l'éclat du trône, sa force, sa puissance pâliront, — et il n'a pas le courage de s'y exposer. Alors il s'accroche aux désirs, toute la perspicacité du monde doit imaginer de nouveaux désirs pour lui, car il ne trouve du repos que dans l'instant du désir et, celui-ci passé, il halète par manque de vigueur. L'esprit veut toujours percer mais n'y arrive pas, il est continuellement trompé, et Néron veut lui offrir l'assouvissement du désir. Alors l'esprit se condense en lui comme un sombre nuage, sa colère couve son âme et elle devient une angoisse qui ne s'arrête même pas à l'instant de la jouissance. Voilà pourquoi ses yeux sont si sombres que personne ne peut souffrir de les regarder, si flamboyants qu'ils font peur, car derrière les yeux l'âme est plongée dans l'obscurité. On appelle ce regard un regard impérial, et le monde entier tremble devant lui; néanmoins sa nature la plus intime est l'angoisse. Un enfant peut l'effrayer en le regardant d'une manière à laquelle il n'est pas habitué, de même qu'un regard de passant peut être celui d'un homme qui le possède; car l'esprit veut se frayer un chemin en lui, veut que sa conscience s'empare de lui, mais il ne le peut pas et l'esprit est refoulé et accumule une nouvelle colère. Il ne se possède plus; il n'est tranquilisé que lorsque le monde tremble devant lui, car alors personne n'ose le saisir. Cela explique cette peur qu'il a des gens et que Néron a en commun avec toutes les personnalités de cette espèce. Il est comme possédé, opprimé en lui-même, et c'est pourquoi tout regard semble vouloir l'assujettir. Lui, l'empereur de Rome, peut avoir peur du regard de l'esclave le plus misérable. Un regard le touche — ses yeux dévorent l'homme qui ose le regarder ainsi. Un scélérat se trouve à côté de l'empereur, comprend ce regard sauvage, et cet homme n'existe plus. Néron n'a aucun assassinat sur la conscience, mais l'esprit a une nouvelle angoisse. Il ne trouve de repos que dans l'instant du désir. Il brûle la moitié de Rome, mais sa torture ne change pas. Bientôt ces choses ne le divertissent plus. Un désir plus grand encore existe, il veut angoisser les gens. Il est énigmatique pour lui-même et l'angoisse est sa nature; à présent il veut être une énigme pour le monde entier et se délecter à son angoisse. Cela explique ce sourire impérial que personne ne peut comprendre. Ils s'approchent de son trône, il leur sourit amicalement et, néanmoins, une angoisse horrible s'empare d'eux, ce sourire peut-être est leur arrêt de mort, le plancher s'ouvrira peut-être et ils s'enfonceront dans l'abîme. Une femme s'approche de son trône, il lui envoie un sourire gracieux et, néanmoins, l'angoisse la fait presque perdre connaissance, ce sourire l'a peut-être déjà désignée comme victime de sa volupté. Et cette angoisse lui procure du plaisir. Il ne veut pas s'imposer, il veut inquiéter. Il ne se présente pas fièrement dans sa dignité impériale; faible, impuissant, il s'avance à pas silencieux, car ce manque de vigueur inquiète encore davantage. Il a l'air d'un mourant, sa

respiration est faible et, néanmoins, il est l'empereur de Rome et tient la vie des gens dans sa main. Son âme est languissante, il n'y a que les plaisanteries et les jeux d'esprit qui soient capables de le mettre en haleine pour un instant. Mais ce que le monde en possède est épuisé et, cependant, il ne peut pas respirer si cela s'arrête. Il pourrait abattre l'enfant devant les yeux de sa mère afin de voir si son désespoir ne peut donner à la passion une expression nouvelle qui soit capable de le divertir. S'il n'était pas l'empereur de Rome, il finirait peut-être ses jours par un suicide; car, en vérité, il y a deux manières d'exprimer la même chose: que Caligula (98) souhaite que les têtes de tous les hommes se trouvent sur un seul cou afin de pouvoir anéantir le monde entier par un seul coup, ou qu'un homme se donne la mort lui-même.

On trouve parfois chez des personnalités de cette espèce une certaine bonhomie; je ne sais pas si c'était le cas pour Néron, mais s'il l'a eue, je ne doute pas que l'entourage n'ait été disposé à l'appeler bienveillance. Il s'agit là d'un ordre d'idées curieux qui témoigne en outre, et à nouveau, de l'immédiateté qui, en son refoulement, constitue la vraie mélancolie. Il arrive alors qu'en même temps que les trésors et la magnificence du monde entier ne suffisent pas à les divertir, un seul mot, une petite curiosité, l'extérieur d'un homme, ou une autre chose insignifiante en soi, puissent leur causer un plaisir extraordinaire. Un Néron peut s'en réjouir comme un enfant; c'en est justement la vraie expression, car c'est là que toute l'immédiateté de l'enfant se montre, inaltérée et inexplicée. Une personnalité intégrale ne peut pas se réjouir ainsi, car elle a bien conservé en elle l'ingénuité de l'enfance, mais elle a pourtant cessé d'être enfant. Par conséquent, Néron est à l'ordinaire un vieillard; parfois, mais rarement, il est un enfant.

J'interromps ici ce petit tableau qui, sur moi tout au moins, a fait une très sérieuse impression. Néron inquiète même après sa mort; car, si corrompu qu'il soit, il est pourtant chair de notre chair et os de nos os, et même dans un monstre il y a quelque chose d'humain. Je n'ai pas fait ce tableau pour occuper ta fantaisie; je ne suis pas un auteur qui recherche la faveur d'un lecteur, surtout pas la tienne, et, comme tu sais, je ne suis auteur en aucune façon, et je n'écris qu'à cause de toi. Et je n'ai pas fait non plus ce tableau pour nous donner, à toi et à moi, comme au pharisien (99), l'occasion de remercier Dieu parce que nous sommes des hommes tout différents. Chez moi il évoque d'autres pensées, bien que je remercie Dieu parce que ma vie a été si peu mouvementée que je n'ai soupçonné cette horreur que de loin et parce qu'à présent je suis un époux heureux; et en ce qui te concerne, je me réjouis de penser que tu es encore assez jeune pour en retirer quelque chose. Que chacun, enfin, apprenne ce qu'il peut; nous pouvons tous les deux apprendre que le malheur d'un homme ne tient jamais à ce qu'il n'est pas maître des conditions extérieures, puisque c'est justement cela qui le rendrait complètement malheureux.

Qu'est-ce donc que la mélancolie? C'est l'hystérie de l'esprit.